

pas, que nous sommes ici dans les appartements de Son Altesse la princesse Louise de Savoie.

— Oui ! — dit Aymeric, — je le sais.

— Eh bien ! nous pouvons causer en toute sécurité alors, car à cette heure ces appartements sont absolument vides, je vous l'affirme !

— Mais, monsieur, qu'avez-vous à me dire ? — demanda le vicomte avec impatience. — Parlez vite !

— J'ai tout entendu, vous dis-je, — reprit Lustupin, — donc je suis au courant de la situation aussi bien que vous, mieux que vous, même !

Établissez ce point de départ, et, que vous ayez en moi confiance ou non, répondez-moi bien nettement, bien franchement.

Vous aimez mademoiselle Catherine, je vous le demande une dernière fois !

— De toute mon amour, — dit de Maillé.

— Vous détestez Cérano.

— De toute ma haine !

— Donc il ne faut pas que mademoiselle Catherine épouse maître Cérano.

Aymeric ferma ses poings avec un geste de colère.

— Non ! — dit-il, — il ne le faut pas ! Cela ne sera pas ! Mais que faire !

— Il y a un moyen !

— Un moyen ?

— Oui !

— Lequel ?

— Quel est l'obstacle ? N'est-ce pas la puissance des princes de Lorraine.

Que la puissance des Lorrains soit supprimée, et rien ne s'oppose plus à votre union, c'est bien simple !

Lustupin avait prononcé cette phrase, avec un accent impossible à qualifier.

De Maillé le regarda fixement avec une expression d'étonnement et de doute.

Lustupin se redressa lentement, il supporta sans fatigue morale le regard scrutateur du jeune homme, et prenant une pose empreinte d'une dignité extrême :

— Monsieur de Maillé, — dit-il, — je vous jure sur mon honneur de gentilhomme, et sur ma foi de chrétien, que je vous parle sérieusement. De Maillé tressaillit.

— En vérité ? — dit-il.

Le vicomte hésita à répondre.

La puissance des Lorrains était telle, qu'on savait alors que jouer contre eux c'était jouer sa vie.

Que les gentilhommes du prince de Bourbon se possèdent en ennemis de cour des Lorrains, le duc le permettait, mais que ces ennemis de cour se fissent ennemis politiques, le président ne le permettait pas et chacun le savait, car le président Duprat c'était l'âme damnée de la princesse Louise de Savoie, la mère de François, le Dauphin de France, auquel la mort du roi allait donner la couronne, c'était la puissance royale même.

Donc par cette succession de pouvoirs, être l'ennemi du duc de Lorraine, l'ami de la princesse Louise, c'était être l'ennemi du trône.

Les gibets, les bûchers et les billots toujours debout, fonctionnant souvent, prouvaient que ces princes étaient puissants et ne laissaient pas toucher à leur puissance.

Sans doute, Lustupin comprit ce qui se passait dans le cœur du vicomte.

— Si la princesse Louise et le prince de Lorraine n'avaient plus le pouvoir entre leurs mains, — dit-il, — si la fortune du conseiller de Lorraine ne dépendait plus d'eux, mais des princes de Bourbon, par exemple, croyez-vous que l'influence de Cérano serait encore assez grande sur la volonté du conseiller pour lui faire sacrifier sa fille ?

De Maillé regarda fixement son interlocuteur qui, lui, paraissait décidé comme un homme ayant pris un parti violent dont rien ne saurait le faire déparir.

(A continuer)

Pandore et un mendiant :

— Nos papiers ?

— Je n'en ai pas.

— Tant mieux pour vous, car si vous en aviez et qu'ils ne soient pas en règle, je vous mènerais à la brigade.



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous mois.

Annonces : Première insertion, 10 centimes par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD,
Boîte 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 15 Août 1885.

La vérité sur la troupe de Buffalo Bill

Montréal nourrit des serpientes dans son singe comme dirait l'abbé Chabert ; — Montréal depuis huit jours a reçu le loup dans la bergerie ; en un mot, nous possédons sans nous en douter dans nos murs tous les sauvages et les principaux chefs de la rébellion du Nord-Ouest.

Et l'on vient vanter l'habileté de notre police !

Demain, ce soir, dans une minute peut-être, ces sauvages lanceront le cri de guerre et mettront la ville à feu et à sang.

La troupe de Buffalo Bill n'est qu'un prétexte ! L'on croit avoir à faire à une espèce de cirque, à un rival de Barnum, quand en réalité ce sont les rebelles les plus dangereux de la dernière sédition qui ont imaginé cet ingénieux stratagème, pour pénétrer au cœur de la place sans éveiller les soupçons, afin de venger leur chef Riel.

Buffalo Bill n'est autre que Gabriel Dumont, il a loué une perruque et des moustaches chez le costumier Ponton, et a acheté un chapeau mou à larges bords chez un fripier de la rue Craig.

Le sauvage Cock-tai a pris pour la circonstance le nom de Buck Taylor, les autres soi-disant artistes de la troupe ne sont que les plus féroces des féroces sauvages du Nord-Ouest.

Quelques fanatiques de Montréal se sont même joints à ces bandits.

L'incendiaire M. Sauvalle, qui a fait son éducation chez les Apaches et qui a désolé les savanes du nouveau Mexique avant d'être rédacteur à la Patrie, a senti tous ses instincts destructeurs se réveiller. Il s'est passé son porte-plume dans le nez, s'est orné le visage de pains à cacheter de différentes couleurs, et sous le nom d'Antonio Esquivel il compte seuler bon nombre d'abonnés du Monde.

Bref ! le massacre promet d'être terrible.

Les rédacteurs de la Minerve, du Monde et des journaux qui ont abandonné la cause de Riel, n'ont qu'à bien se tenir, s'ils tiennent à leur chevelure.

Mais ce qu'il y a de plus effrayant c'est qu'on affirme que Con Grover n'est autre que M. Gallipeau qui a juré qu'il se livrerait à des scènes de cannibalisme.

Il veut écorcher viv' un ennemi politique avec cette facilité qu'il met à écorcher la langue française.

Il tient absolument à manger un steak de conservateur.

Et il ne serait pas étonnant que les parties charnues de M. Tassé ne servissent à ce petit plat de circonstance.

Voilà ce que nous avons appris sur la troupe de Buffalo Bill ! A la police maintenant de faire son devoir.

Les affiche jaunes.

On a contesté l'utilité des affiches jaunes, mettant en garde le bon public contre les maisons infestées par la picotte. Chacun a dit son mot sur cette question, et finalement on paraît renoncer à ce système. Néanmoins ces affiches avaient beaucoup de bon, et entre autres preuves, on nous signale l'exemple suivant :

Une jeune demoiselle de l'aristocratie du faubourg Québec, avait trois cavaliers qui lui faisaient une cour assidue.

Il aurait été difficile de dire de quel côté penchait son cœur, et peut-être l'ignorait-elle elle-même ; mais, renversant le proverbe, dans le doute elle ne s'abstenait pas de recevoir cadeaux, visites et politesses de toutes sortes de la part de ses adorateurs. Fièvre de sa trinité de cavaliers, elle ménageait adroitement la chèvre et le chon, et distribuait avec une justice de Salomon, part égale de ses sourires et de ses grâces.

Cela ne faisait pourtant pas l'affaire de nos amoureux qui cherchaient comme des maniacs, à voir le cœur de leur belle partagé en trois, et qui se regardaient comme des chiens de falence, lorsque le hasard les faisait se rencontrer dans le salon.

Un d'eux, surtout d'une jalousie à rendre des points à Othello, résolut de rester seul maître du champ de bataille.

Et voici ce qu'il imagina :

Il se procura un certain nombre d'affiches jaunes, sur lesquelles est écrit en grosses lettres *picotte* ; et le soir quand il sonnait à la porte de sa Dulcinée, il collait vivement contre la muraille l'affiche terrible.

Aussi, quand ses deux rivaux arrivaient quelques instants après se sauvaient-ils à toute jambe, à la vue de l'affiche, ne pensant pas plus à l'objet de leur amour que s'il n'avait jamais existé.

Et la demoiselle qui se trouvait toute la soirée en tête à tête avec le premier arrivé, se demandait avec effroi comment elle avait pu perdre d'un seul coup deux cavaliers.

Mais là ne s'arrête pas l'utilité des affiches du bureau de santé.

Toute une classe de la société qui a droit à autant d'intérêt que celle des amoureux, et qui est au moins aussi nombreuse, peut s'en servir avec avantage.

Nous voulons parler de ces débiteurs infortunés, poursuivis par la rapacité dégoûtante de créanciers farouches.

Malgré tout son désir de palper quelques espèces sonnantes, le créancier le plus endurci, recule épouvanté en face de l'affiche jaune.

C'est pourquoi n'hésitez pas ! vous qui craignez les obsessions d'un tailleur ou d'un bottier ! collez hardiment l'affiche jaune sur votre porte le soir avant de vous coucher. Mettez en deux au besoin, si votre créancier est myope ; et ensuite, vous pouvez aller dormir sur vos deux oreilles.

Persone ne viendra vous déranger !

UN BANDIT

Il ne se passe pas de jours où quelque journal conservateur ne vienne parler de l'incendiaire rédacteur de la Patrie M. Sauvalle.

A Québec notamment, cela tourne à la manie, et beaucoup de personnes se signent dévotement rien qu'en entendant le nom de ce malfaiteur célèbre.

Il est de fait que jamais dans les annales de l'histoire des crimes, bandit plus féroce n'a eu une existence plus noire et plus épouvantable !

Quelques notes biographiques ne manqueraient donc pas de faire plaisir aux journaux que les méfaits de M. Sauvalle empêchent de dormir.

Ils verront qu'ils sont encore bien au-dessous de la vérité.

P. M. Sauvalle, dès sa plus tendre enfance, montra les dispositions les plus perverses. Il mettait le feu aux meules de foin, battait ses camarades, tuait les chats, et égratignait les plumes de la queue des poules.

Ses parents désolés, le mirent dans un pensionnat tenu très sévèrement, mais rien ne put dompter cette nature rebelle, et il fut congédié pour avoir menacé de mort le cuisinier de l'établissement.

Après cinq ou six assassinats commis en France, il s'engagea en Sicile dans une troupe de brigands, et durant plusieurs années il sema la terreur dans ce pays. Sa tête fut mise à prix pour 500 livres, somme qui représente un peu moins de cent piastres de notre monnaie.

L'Amérique avec sa vie d'aventures, devait attirer M. Sauvalle ; il entra en correspondance avec les plus fameux bandits du Nouveau Mexique, et il devint rapidement un des chefs de ces bandes qui infestent cette malheureuse contrée.

Sa spécialité était d'attaquer les diligences et d'incendier les plantations.

Il a en effet toujours eu un faible pour l'incendie, et souvent encore maintenant, pour ne pas se rouiller la main et par pur dévouement il met le feu à quelque bâtisse de la ville.

On l'a fortement soupçonné d'être pour quelque chose dans l'incendie de la fabrique de biscuit Steinson.

On peut juger par là quelles peuvent être ses idées politiques ; elles sont des plus pernicieuses et pour lui les nihilistes et les anarchistes sont de vulgaires conservateurs.

Il passe son temps à fabriquer des matières explosives, et il travaille à l'invention d'une machine électrique qui grâce à un système ingénieux, tuera d'un seul coup tous les monarches du globe.

Voilà en deux mots ce que nous savons sur ce bandit redoutable, on voit combien les journaux conservateurs ont raison de l'attaquer.

CONSERVATION DES BOUQUETS

Si l'on asperge un bouquet d'eau fraîche, et qu'on le mette tremper dans un seau d'eau de savon, l'eau nourrit les tiges et conservera les fleurs. Tous les matins, retirez le bouquet de l'eau de savon ; laissez tremper quelques instants les tiges dans l'eau fraîche, remplacez les tiges dans l'eau de savon. Celle-ci sera renouvelée tous les trois ou quatre jours. De cette manière, on peut conserver un bouquet pendant un mois dans toute sa fraîcheur, et même plus longtemps dans un état passable. Mais il faut manier délicatement les fleurs, afin de ne pas les effeuiller. Les fleurs, dès qu'elles sont destinées à un bouquet, ne doivent pas être cueillies par un grand soleil ; coupées, elles doivent être tenues dans l'ombre. Il faut éviter de les garder dans les mains échauffées par la transpiration. On recommande aussi de couper la tige de chacune nettement avec un couteau et non avec des ciseaux qui hisseraient les tiges et obscurcirait les tubes par lesquels l'eau monte pour porter aux fleurs une fraîcheur constante.

TRESSÉS BLONDES

Certaines dames sont dans la désolation. Le premier résultat de la guerre avec la Chine va être de décheveler la France.

Les marchands de cheveux, qui s'approvisionnaient en grande partie là-bas, ne sachant plus où donner de la tête. Le relevé des importations pour 1881 donnait le joli chiffre d'un million de kilos. Il est à croire que, depuis, les besoins n'ont fait que croître. Comment pourra-t-on remplacer cet arrivage énorme ?

Les cheveux chinois peuvent manquer. Il y en aura d'autres, car les cheveux de Chine sont gros, épais, et doivent être teints, car ils sont uniformément noirs. Ce ne sont pas ces produits qui se lissent sur le front des patriciennes, qui se tordent sur les nuques aristocratiques et frisent aux tempes des demoiselles. Il n'est bon que pour les petites bourses, les cheveux bourgeois, les déplumés de boutique. Dix à douze francs de kilo !

Le beau cheveu français : long, fin, vivant. Une tresse de 80 centimètres, blond cendré, coupée à une Bretonne, une Normande, ou blanc de neige, prise sur le chef d'une vieille Auvergnate, voilà le fin du fin, le rare, l'introuvable. Une tresse de cette origine mille francs. Comptez pour une perruque complète. Le blanc de neige est encore le plus cher : jusqu'à vingt-cinq mille francs le kilogramme !

Après le cheveu de France, vient l'anglais, puis l'allemand, l'italien, le belge, le suédois. Les russes vous vont déjà sa frontière chinoise : mauvaise couleur, épais... Ah ! voilà qui est infâme, par exemple ! Voilà qui est faux, faux, et les marchands n'ont jamais tenu dans leurs dix doigts la moitié d'une toison pétersbourgeoise.

Il existe à Paris trois grosses maisons de cheveux.

L'une, qui a quatre cents ouvriers à Monthéry, fait trois millions d'affaires par an. De là sortent les belles qualités, les nattes de prix, les tresses qui rendent fou, les perruques qui hallucinent.

L'autre, toute à la Chine. Travail et décoloration à Vaugirard.

La troisième... la troisième achète ce qu'on appelle le cheveu remis. Avez-vous quelquefois et quelque part aperçu ces petits tortillons arrachés par le démaoir, roulés lestement autour du doigt ? Alors vous savez ce qu'est le cheveu remis. Cela se jette, cela est trouvé par le chiffonnier, ou précieusement recueilli par une femme de chambre, amie des petits bénéfices. Le marchand donne cela à ses ouvriers, qui sont des femmes. Elles le plongent, par poignées, dans un seau d'eau, délayée de savon noir, laissent infuser, puis, l'infusion suffisante, retirent : phénomène bizarre, tous les cheveux se présentent à fleur d'eau, la tête on l'air.

On travaille de la même façon, sur une vaste échelle, le cheveu de Naples, appelé, celui-ci cheveu de ceste. Les Napolitaines, paraît-il, perdent beaucoup.

Enfin, toujours en descendant, nous trouvons la queue de vache ou buffe d'Amérique, laquelle, bien manipulée, donne de superbes perruques pour le théâtre.

Le théâtre absorbe, à lui seul plus de cheveux que toutes les classes sociales réunies : des bons, des médiocres, des mauvais.

Le plus gros assortiment est ; le coiffeur, pour les danseuses, et le gamin, pour les travestis. Quant aux tresses, qui servent également à la ville et sur la scène, leur nombre défie le calcul humain. Aimé, le coiffeur des théâtres, n'en a pas fourni moins de 93, rien que pour les amazones de la Vénus noire. Quatre-vingt-six centimètres : c'était superbe — tout en chinois.

Parmi les articles courants, on signale la perruque de négresse, le ramoneur, l'implanté, et l'impomp de l'art, la perruque chauve !

Mais le vrai triomphe de l'art, c'est une bonne chevelure, bien à elle et bien à lui, peu importe la couleur, et peu importent les centimètres de long.

Dans un caboulot.

— Et grossier avec les camarades ! Il me parle comme je ne parlais même pas à ma femme.